

Coincés dehors

— Je veux rentrer ! geignit Momo en tirant sur le devant de son short avec une moue frustrée.

— Ouais, moi aussi, mais c'est pas possible ! Alors, il faut que tu attendes, lui dis-je patiemment.

C'était une chaude journée d'été à Brentwood, dans l'État de New York. Les voitures défilaient tranquillement devant la pelouse de notre maison, tandis que nous étions tous les trois assis là à ne rien faire, en attendant que s'ouvre la porte d'entrée.

Nous jouions dehors depuis midi et, à présent, le temps semblait s'être arrêté. Le soleil brûlant tapait sur nos jambes et nos bras nus.

Je grattai distraitement une croûte sur mon coude tout en essayant de calculer depuis combien de temps nous étions dehors.

Le soleil avait parcouru un bout de chemin dans le ciel, et de longues ombres commençaient à grimper sur les murs de la maison.

Comme d'habitude, maman nous avait mis à la porte quand ses amis étaient arrivés. Nous entendions leurs voix à l'intérieur et voyions leurs visages apparaître de

temps en temps à la fenêtre pour vérifier que nous étions toujours dehors, mais personne ne nous laissait entrer.

Je baissai les yeux vers ma petite sœur Momo, qui dansait d'un pied sur l'autre dans ses sandales en plastique rose. Son vrai prénom était Delvin, mais tout le monde l'appelait Momo depuis qu'elle était bébé, car son deuxième prénom était Monae.

— T'as envie de faire pipi ? demandai-je. Rappelle-toi que tu ne dois pas le faire dans ta culotte, sinon maman va se fâcher et te mettre une raclée !

— Je m'en fiche, répondit Momo en boudant.

Mais je perçus la peur derrière ce ton de défi : elle n'avait pas envie de finir avec un short mouillé *et* une raclée.

Cependant, Momo n'était pas du genre à céder facilement. C'était elle la plus difficile de nous trois, toujours à faire des siennes ou à répondre, et maintenant, elle me regardait en prenant son air fâché et rebelle.

— Écoute, va faire pipi de l'autre côté de la maison, comme moi tout à l'heure, lui dis-je fermement. Fais le tour et accroupis-toi là-bas. Ils sont pas près de nous laisser rentrer.

Momo fila de l'autre côté de la maison pour se soulager, tandis que je tenais notre petit frère Mellie par la main.

Aussi loin que remontaient mes souvenirs, Momo et Mellie avaient toujours été là. Âgée de cinq ans, j'avais seulement un an de plus que ma sœur Momo, qui avait elle-même un an de plus que notre frère Mellie. Nous avions toujours été trois. Et quand maman n'était pas là, c'était moi la responsable.

— Toi aussi, tu as envie de faire pipi ? demandai-je à Mellie, le pouce fourré dans la bouche.

Son vrai prénom était Melvin, mais on l'appelait toujours Mellie.

Mellie secoua la tête. C'était un ange. Il ne réclamait jamais rien, ne se fâchait jamais et ne pleurait pas non plus. Il se contentait de faire ce qu'on lui disait. Il ne se plaignait pas et ne faisait pas d'histoires, contrairement à Momo, qui rouspétait tout le temps. Ces deux-là étaient comme le jour et la nuit.

— Tu as soif ? demandai-je, alors que je commençais moi-même à avoir la gorge sèche.

Il hocha la tête. Depuis les sandwiches jambon-fromage et le soda que maman nous avait donnés pour le déjeuner, nous n'avions rien eu à manger ni à boire.

Je l'emmenai jusqu'au tuyau d'arrosage à côté des marches du perron et j'ouvris le robinet en prenant soin de maintenir mon doigt sur le jet pour éviter que l'eau sorte trop vite. Mellie pencha la tête sur le côté et ouvrit docilement la bouche. L'eau jaillit entre ses lèvres, et il la but à coups de langue, comme un chat.

Au même moment, Momo arriva en remontant son short en jean et cria :

— Moi aussi ! Attendez-moi !

Je tournai le tuyau dans sa direction et j'enfonçai mes deux pouces à l'intérieur. À l'attaque !

— Hé ! s'écria-t-elle lorsque les gouttelettes atteignirent sa tête et ses vêtements.

Elle gloussa et repartit en courant vers la pelouse pour échapper à mon assaut.

Quand chacun eut fini de boire au tuyau, je proposai à Mellie et Momo de jouer à la dînette avec mes poupées. Toutes les demi-heures environ, l'un de nous allait frapper à la porte et essayait de persuader ma mère ou l'un des adultes de nous ouvrir.

— Hé ! Allez, on a faim ! cria Momo dans la fente entre la porte et le mur.

— Maman ? Maman ? Tu nous laisses entrer maintenant, s'il te plaît ? *S'il te plaît ?*

Au bout d'un moment, on décida de changer de jeu et de jouer à l'école. C'était moi la maîtresse, bien sûr, et si l'un d'eux n'était pas sage, je lui donnais une gifle. Quand chacun en eut assez, l'un de nous suggéra de jouer à la maman. C'était moi la maman, ma sœur Momo, le papa, et mon frère Mellie, le bébé. Et si l'un d'eux n'était pas sage, je lui donnais une gifle !

Tous deux finirent par se lasser de mes mauvais traitements. Mellie s'éloigna pour aller jouer avec ses voitures, pendant que Momo et moi nous chamaillions pour savoir qui serait maintenant la maman.

Plus tard, chacun de nous finit par s'asseoir sur les marches de la maison, trop fatigués et affamés que nous étions pour jouer. Le soleil disparaissait derrière les tours de notre rue, et le ciel voilé prenait une couleur mandarine.

À ce moment-là, la clé tourna dans la serrure, et le visage de maman apparut, les paupières lourdes et le regard vitreux.

— Allez ! cria-t-elle. Rentrez maintenant !

Surpris, mais content, notre petit groupe se leva péniblement et monta au galop les marches de la maison.

À l'intérieur, l'odeur suffocante de l'encens nous assaillit, mais aucun de nous ne s'en soucia. Nous filions déjà vers la cuisine. Je vidai trois sachets de nouilles dans des bols et les réchauffai au micro-ondes.

Pendant que nous engloutissions nos nouilles, tous les trois assis autour de la table, maman disait lentement au revoir à ses amis.

Dès que tout le monde eut le ventre plein, maman nous expédia au lit. J'aidai les deux autres à mettre leurs pyjamas, puis j'enfilai le mien.

Mellie et Momo grimperent en haut de nos lits superposés en métal rouge et, épuisés par cette journée dehors et soulagés de retrouver enfin notre petit cocon, se tapirent ensemble sous les couvertures.

Chacun se roula en boule contre moi, Mellie d'un côté et Momo de l'autre, et je sentis la pression rassurante de leurs corps, puis leurs petits bustes se soulever et s'abaisser. Leur respiration se fit plus profonde, et ils s'endormirent tous les deux. Bientôt, je m'assoupis à mon tour.

Quand j'y repense, nous vivions de bons moments, tous les trois. Il ne nous venait pas à l'esprit qu'on nous négligeait.

J'avais seulement cinq ans ; je pensais que, comme nous, tous les enfants passaient des heures coincés dehors quand leurs mères recevaient des amis.

Bien plus tard, j'ai appris que maman était toxicomane et qu'elle revendait de la drogue. Ses « amis » étaient des gens qui venaient à la maison pour fumer du crack ou de l'héroïne, et, bien entendu, comme aucun d'eux n'avait envie d'avoir une troupe d'enfants dans les jambes, on nous laissait nous débrouiller seuls dehors.

Dieu sait ce que les voisins pensaient en voyant trois jeunes enfants assis devant la porte de leur maison pendant des heures, mais je suppose que personne n'a jamais fait d'histoires, puisque les choses ont continué ainsi.

Certaines personnes qui venaient traîner chez ma mère semblaient normales. Quelques-unes amenaient

même leurs enfants et les laissaient jouer dehors avec nous pendant qu'elles fumaient leur drogue et faisaient brûler des bâtons d'encens afin d'en couvrir l'odeur.

D'autres nous paraissaient étranges. Je me souviens d'une femme qui portait des vêtements d'homme sales et parlait avec une voix rauque.

Elle venait toujours à vélo et me disait des choses bizarres. Je ne l'aimais pas du tout. J'avais beau être petite, j'étais déjà plutôt futée à cinq ans. Après tout, je passais beaucoup de temps à me débrouiller toute seule.

Enfin, dans l'ensemble, nous ne faisons pas vraiment attention aux gens qui allaient et venaient dans la maison. Notre monde se composait de nous trois, de maman, de grand-mère, à qui nous rendions souvent visite, et de Beanie, le nouveau mari de maman.

Je l'appelais Beanie, mais je suis pratiquement sûre que ce n'était pas son vrai prénom. C'est simplement comme ça que tout le monde l'appelait. Même si je l'ignorais à l'époque, il n'était pas mon vrai père, seulement celui de Momo et de Mellie.

Beanie se comportait avec nous comme s'il nous aimait. Il était affectueux et nous faisait des câlins. Mais il était aussi toxicomane, et ma mère et lui se disputaient violemment parfois. Je les entendais se hurler des insultes et se cracher rageusement à la figure quand ils étaient tous les deux drogués. Ils se bagarraient à la moindre occasion, et, lorsque le ton montait, j'emmenais Mellie et Momo dans notre chambre parce que leurs scènes n'étaient pas belles à voir. Je ne voulais pas que les petits prennent peur.

— Venez, leur disais-je. Et si on jouait à la maman !

Et parfois, ce n'était pas qu'un jeu, je devais être une vraie maman pour eux.

Nos parents n'étaient pas les seuls à se bagarrer sans cesse. Certains des amis de ma mère se disputaient très violemment à la maison. Je me souviens qu'une fois, une femme saisit un balai et en coinça une autre contre la porte de la cuisine en bloquant son cou à l'aide du manche. Je ne savais pas pourquoi elles se disputaient, mais, une chose est sûre, c'était effrayant.

Oui, certains jours, nous étions vraiment soulagés quand on nous envoyait jouer dehors.

Nous aimions maman, bien sûr. C'était notre mère, et puis elle était magnifique et avait de beaux cheveux. Maman se révélait souvent merveilleuse, pétillante, intenable, et elle avait un rire fantastique, semblable au son chantant d'une cascade. Elle pouvait être la personne la plus drôle au monde. Elle adorait passer du reggae sur la chaîne stéréo et sautiller dans tous les sens avec nous dans sa chambre.

Notre mère était une excellente danseuse, et Momo et moi tentions d'imiter ses mouvements fluides en balançant nos hanches et en lançant nos bras en l'air.

Parfois, elle nous emmenait sur la pelouse devant la maison pour jouer à la dînette. Elle avait sa propre collection de poupées et, certains jours, elle nous laissait jouer avec elles, mais nous n'avions pas le droit de les toucher en son absence.

Le caractère de maman avait une autre facette, un côté coléreux et méchant. Je me souviens de son regard quand elle était furieuse et sous l'emprise de la drogue. On aurait dit qu'elle était possédée.

Il valait mieux ne pas rester dans les parages lorsqu'elle était dans cet état ; elle semblait avoir perdu la tête.

Si nous n'étions pas sages ou faisons les idiots, elle allait chercher une ceinture et nous fouettait très fort.

Je ne crois pas qu'elle voulait nous faire aussi mal, mais, dans ces moments, on aurait dit qu'elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

Elle allait chercher la ceinture et la faisait claquer un tas de fois sur mon dos, mes fesses et mes jambes. J'essayais de m'enfuir et je courais autour de la pièce, mais elle finissait par m'immobiliser avec une poigne de fer. Ses ongles s'enfonçaient cruellement dans mes bras menus, tandis qu'elle me fouettait de l'autre main.

Je devinais rapidement si maman était dans son état normal ou « d'humeur étrange ». J'avais appris à reconnaître certains signes dès mon plus jeune âge, afin de me protéger, et cette méthode était devenue instinctive avec le temps. Les indices étaient subtils, mais impossibles à ignorer. Sa façon de parler, son rire, même sa démarche changeaient.

Tout en elle devenait plus rapide, plus intense. On ne pouvait plus la cerner, obtenir d'elle une réponse directe, ni la faire asseoir. Comme si quelqu'un avait appuyé sur le bouton « avance rapide ».

Parfois, ce changement d'état était flagrant. Maman parlait à des personnes invisibles, faisait les cent pas, s'asseyait, les jambes tremblant violemment, ou bien elle se retournait soudain pour jeter un regard par-dessus son épaule, comme si quelque chose venait de la déranger. Elle se mettait à parler de Dieu ou du diable, puis elle sortait sa bible et relisait les Saintes Écritures sans pouvoir s'arrêter.

On aurait dit qu'elle était totalement ailleurs. Je devinais que ce n'était pas normal, car je remarquais le comportement des autres quand elle était dans cet état.

Beanie évitait de rester dans les parages, et les gens la regardaient bizarrement.

— Tu fais quoi ? lui demandais-je lorsqu'elle se signait ou parlait à des personnes imaginaires.

Mais elle ne répondait pas. C'était comme si elle ne m'entendait pas.

Nos journées à Brentwood ne suivaient aucun rythme particulier. Comme maman ne nous laissait jamais à la garderie, une fois levés le matin, nous étions totalement libres.

La seule fois où s'installait pour nous une sorte de routine, c'était quand maman nous déposait chez grand-mère.

Annie, ma grand-mère maternelle, vivait à moins d'un kilomètre de chez nous dans une grande maison de Coconut Street avec mon grand-père Willie. Je l'aimais tant que, chaque fois que nous lui rendions visite, je ne voulais plus repartir.

Ma grand-mère était originaire du sud des États-Unis, d'un endroit appelé Augusta, en Géorgie, et elle avait grandi en mangeant cette bonne nourriture saine du Sud. Elle faisait le meilleur gratin de macaronis au monde, et, chez elle, il y avait de super jouets et des vélos.

La maison était toujours propre et bien rangée, et elle ne nous mettait jamais dehors.

Parfois, maman nous déposait le matin et revenait nous chercher tard le soir. Grand-mère devait nous réveiller pour qu'on rentre à la maison.

— Pourquoi tu n'es pas venue plus tôt ? sifflait-elle à l'intention de ma mère, tandis que chacune portait un enfant lourd et assoupi vers la voiture.

Silence.

Grand-mère faisait une nouvelle tentative.

— Où tu étais pendant tout ce temps ? J'ai pas arrêté de t'appeler, et tu n'as jamais décroché.

— J'étais sortie, finissait par répondre maman. Allez, m'embête pas avec ça maintenant. Aide-moi donc avec les enfants !

Certaines fois, maman ne se montrait pas pendant deux ou trois jours d'affilée.

Quand elle réapparaissait enfin, j'étais si heureuse et à mon aise chez grand-mère que je refusais de rentrer à la maison.

— Non, s'il te plaît ! Je t'en prie, grand-mère. Je veux juste rester avec toi ! la suppliais-je en m'accrochant à sa jupe, tandis que ma mère dansait impatiemment d'un pied sur l'autre et me fusillait du regard.

— Ça va, ça va ! me réconfortait grand-mère. Tu reviendras bientôt me voir.

Mais, au-dessus de ma tête, je l'entendais chuchoter à ma mère :

— Enfin, pourquoi cette petite pleure tout le temps ? C'est pas normal pour un enfant de pleurer comme ça quand il faut rentrer à la maison.

Aucun de nous ne parlait jamais à grand-mère des heures passées dehors ou des coups que nous recevions. Ce n'était pas parce qu'on nous avait interdit de le faire, mais simplement parce qu'on n'imaginait pas un instant que les autres mères traitaient leurs enfants différemment.

La vie était plus agréable chez grand-mère. Elle n'avait pas d'amis bizarres, la tapisserie ne se décollait pas des murs, et elle cuisinait de bons petits plats. Il

y avait même une piscine dans son jardin. J'appris à connaître les enfants des environs et je me fis quelques amis dans le quartier.

Nous parcourions la rue à vélo et jouions à chat. Puis, grand-mère nous appelait pour dîner, et nous dévorions le gratin de macaronis, le poulet frit et le chou vert qu'elle avait préparés elle-même.

Je redoutais d'entendre la voiture de ma mère s'arrêter devant la maison pour venir nous chercher et nous ramener à Brentwood.

Mais un jour, elle finit vraiment par arriver. Elle nous avait laissés chez grand-mère toute une semaine, et la voiture était pleine à craquer.

— On rentre pas à Brentwood aujourd'hui, nous dit-elle. Et y aura plus de Beanie. On a une nouvelle maison maintenant !